

**Jean-Philippe Warren. *Une douce anarchie : les années 68 au Québec*. Montréal, Boréal, 2008. 311 p.**

**Martin Jalbert**

Volume 10, numéro 1, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023229ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023229ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jalbert, M. (2009). Compte rendu de [Jean-Philippe Warren. *Une douce anarchie : les années 68 au Québec*. Montréal, Boréal, 2008. 311 p.] *Mens*, 10(1), 152–156. <https://doi.org/10.7202/1023229ar>

Lefèvre offre une introduction accessible des attitudes et des actions du général à l'égard du Québec qui s'inscrit dans le sillage d'ouvrages précédents. Après avoir refermé *Charles de Gaulle*, on est cependant frappé par le fait que la focalisation sur le général a limité l'analyse de l'auteur. Lefèvre a certes élargi le point de vue au-delà du simple couple Paris-Québec pour s'intéresser aussi à Ottawa, mais elle aurait pu l'élargir encore, favorisant ainsi une compréhension plus profonde non seulement de De Gaulle et de ses attitudes relatives au Québec, mais aussi des trois points du triangle France-Québec-Canada, et de ce que cette relation complexe nous dit sur les relations internationales de la dernière moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

— David Meren

*London School of Economics  
et Université de Paris IV-Sorbonne*

Traduction: Christian Bérubé, Musée canadien des civilisations

**Jean-Philippe Warren. *Une douce anarchie: les années 68 au Québec*. Montréal, Boréal, 2008. 311 p.**

La sociologie démystificatrice connaît plusieurs usages: si elle peut rompre le charme des représentations qui contribuent à maintenir en place tel ordre du monde qu'elles présentent comme naturel, elle peut servir, à l'inverse, la maturité désenchantée dont le mor d'ordre est qu'il faut revenir des illusions d'émancipation et des efforts de changer la vie. D'un côté, elle est critique d'un système avec lequel elle irréconcilie; de l'autre, science de la réconciliation avec le monde tel qu'il va. Il n'est pas certain que l'entreprise de Jean-Philippe Warren, malgré la sympathie qu'on lui devine à l'endroit des mouvements politiques radicaux, procède ici du premier type de démystification.

Le mythe qu'*Une douce anarchie* souhaite remettre en cause est celui d'une génération uniment mobilisée à la fin des années 1960, «levant le poing dans un seul et même élan» et dans «un moment

de complète effervescence révolutionnaire ». Assurément bien documentée, cette démythification reste toutefois fort ambiguë en regard du vœu dont elle est censée procéder – « objectiver l'étonnante vitalité politique de la jeunesse contemporaine » –, car elle entraîne avec elle la ruine des espérances vaincues et des tentatives inabouties pour changer le monde.

L'ouvrage n'est certes pas sans mérite. Le travail de recontextualisation est fort éclairant quand il inscrit la contestation dans le cadre de la refonte des institutions et des réflexions sur le rôle social de l'éducation inaugurées par la commission Parent. Il est toutefois regrettable qu'il ne soit pas question des rapports de domination spécifiques contre lesquels s'inscrivaient en faux les révoltes étudiantes. En plus de rappeler leurs principales revendications – gratuité scolaire, ouverture d'une deuxième université publique francophone afin de réduire les nombreux refus d'entrée dans les institutions d'enseignement supérieur, participation égalitaire des étudiants aux décisions concernant l'organisation des institutions et l'enseignement lui-même, abolition des rapports de production capitaliste à l'œuvre dans les structures universitaires, etc. –, l'ouvrage porte à la mémoire certains événements moins connus, comme la mobilisation des étudiants anglo-montréalais contre la soumission de l'Université McGill aux diktats de la société dominante et des « corporations capitalistes responsables de l'oppression culturelle et économique de la majorité francophone ». Mettant en lumière les liens que ces étudiants ont su créer avec des étudiants et des syndicats francophones sur la base de l'opposition à la guerre du Vietnam et du projet d'indépendance nationale, le chapitre sur l'opération *McGill français* reste le plus intéressant.

En revanche, le sociologue montre peu de sensibilité à l'égard des espoirs restés en souffrance, de l'indignation accrue face à la misère et à l'oppression des classes dont les étudiants sont souvent issus, de la constitution de nouvelles subjectivités politiques dont celle des travailleurs intellectuels alors en essor au sein des sociétés capitalistes post-fordistes, des formes d'auto-organisations expérimentées, des

tentatives pour rencontrer d'autres secteurs sociaux, etc. L'historiographie de Warren est tout le contraire de celle, souhaitée par Walter Benjamin, qui « attiser[er]ait dans le passé l'étincelle de l'espérance », dont il ne reste plus grand-chose ici. En présentant les expérimentations contestatrices des années 1967-1970 comme la cause de leur propre échec, cette analyse historique donne tort aux vaincus et raison à ce qui a triomphé. Que certaines questions laissées sans réponses par ces révoltes – *que voulons-nous comme monde?* – soient rabattues sur l'immaturation des acteurs témoigne d'un certain refus de penser l'ouverture non résolue du champ du possible alors expérimentée. Pourtant, comme l'écrit Jacques Derrida dans *Spectres de Marx*, « ce non-savoir n'est pas une lacune. Aucun progrès de la connaissance ne saurait saturer une ouverture qui ne doit rien avoir à voir avec le savoir. Ni donc avec l'ignorance. Cette ouverture doit préserver cette hétérogénéité comme la seule chance d'un avenir affirmé ou plutôt ré-affirmé. Elle est l'avenir, elle vient de lui. »

L'ouvrage est par ailleurs marqué par de multiples procédés de minimisation des événements, à l'œuvre sur les plans méthodologique, idéologique et stylistique : 1. l'assimilation des luttes du 68 québécois au seul foyer de la contestation étudiante, ne tenant pas compte de ce que Christian Brouillard appelait dans la revue *À bâbord!* « l'enchevêtrement des luttes » (étudiantes, ouvrières, indépendantistes) qui a marqué cette période; 2. la réduction géographique de la contestation à Montréal et à ses environs; 3. l'identification de la révolte au fait d'« une petite clique », les autres étudiants s'étant « laissés entraîner, un peu par fascination pour le radicalisme des leaders, [...] un peu par envie de se payer des vacances, un peu, enfin, pour le *happening* d'un soir »; 4. l'infantilisation générale de la contestation radicale (« Il ne s'agit pas ici de faire de la morale, seulement de constater [que] la révolte d'octobre est celle de grands enfants de 15 à 20 ans »), associée au fait d'une génération immature, aux opinions dépourvues de « cette cohérence qui relève d'une pensée forte », idéaliste « le temps des études » (« quand on est sans responsabilités,

il est facile d'exiger la liberté radicale») et en quête surtout d'expériences exaltantes (« Fidèle aux traits de leur âge, le flirt révolutionnaire d'octobre 68 prend chez eux des allures de happening collectif»); 5. la psychologisation de la mobilisation qui ne découlerait pas de quelque diagnostic critique, mais d'« un accès de fièvre propre à [cet] âge », d'« une envie de révolutionner pour révolutionner » « parce que c'est "plate" », d'un besoin d'exprimer « des haines qui sont parfois bien personnelles et qui relèvent davantage de la crise adolescente que de l'analyse réfléchie des maux sociaux »; 6. la secondarisation des paroles et des choix faits par les acteurs au profit de déterminations sociologiques formant une conjoncture favorable à la contestation – *baby-boom*, crise de civilisation, absence d'un véhicule culturel canalisant les énergies de la jeunesse, etc. – où les contestataires, qui se seraient illusionnés sur leur capacité d'action, apparaissent comme des pantins soumis à des forces structurelles plus capitales; 7. la réduction des multiples manières de penser à une seule « idéologie », « l'idéologie en vogue », dite « anarchiste », notion jamais définie, posée en opposition binaire avec celle d'« idéologie réformiste », amalgamant toutes deux plusieurs éléments ne relevant pas de visions proprement politiques (affects, comportements, pratiques culturelles, postures, manières de parler, tonalités discursives); 8. enfin, l'emploi fréquent de l'ironie et du sarcasme pour parler de la « révolution d'opérette » de « ces croisés de la cause révolutionnaire » qui, « suivant des recettes de guérilleros dilettantes tirées du manuel du parfait petit terroriste », « scande[nt] les mots magiques "action directe", "démocratie directe", "autogestion" », quand ils ne discutent pas « théorie et stratégie bien au chaud dans les cafés ». En somme, ces procédés contribuent à dépolitiser les événements et à opérer une conjuration semblable à l'intervention des gardiens de l'ordre dans l'espace public visant à chasser le spectre de la révolte collective et, comme l'écrit Jacques Rancière, à « disperser les manifestations » en rappelant « à l'évidence de ce qu'il y a ou plutôt de ce qu'il ne n'y a pas : "Circulez, il n'y a rien à voir" ». Warren : « Ces émeutes et ces chahuts [qui] ont perturbé

la vie des écoles, des collèges et des universités [...] [furent] l'œuvre d'une minorité plus ou moins influente, assez velléitaire par ailleurs, et ses pétarades et ultimatum n'ont jamais réussi à inquiéter sérieusement le pouvoir. »

Il se dégage de cette enquête une impression de paternalisme antigauchiste où le sociologue, comme ces « parents [qui] s'amuse[n]t [...] des passades militantes de leurs enfants », ne peut « s'empêcher de souligner l'immaturation politique de pas mal de déclarations de cégépiens qui, fiers d'avoir lu trois lignes du *Petit Livre rouge* de Mao, se croient assez lucides et savants pour donner des leçons aux adultes ». L'auteur s'est certes déplacé au pays de l'agitation radicale, recueillant plusieurs archives oubliées. Mais il y a plusieurs façons de voyager. Il semble qu'ici on se déplace pour confirmer qu'on est bien là où l'on est. Les révoltes d'hier ne donnent manifestement pas à penser. Sûr de sa rationalité et de ses certitudes, l'adulte ici n'accepte jamais de « changer de taille », selon l'expression de François de Singly, préférant plutôt donner quelques leçons, la sagesse consistant à « se rendre à l'évidence que la radicalisation débouche sur le vide », etc. C'est bien ce qu'il y a de plus détestable ici : nous amener au cœur de la contestation non pas pour égarer le gros bon sens politique, mais pour le reconforter et rassurer la maturité qui a fait ses adieux à la critique politique radicale et à la révolution. C'est sans doute d'une telle conjuration symbolique que rêvait Nicolas Sarkozy quand il disait vouloir « tourner la page de 68 » et « liquider cet héritage une bonne fois pour toutes ». Ce n'est pas la première fois qu'une certaine sociologie aura fait le travail.

— *Martin Jalbert*

*Département des littératures*

*Université Laval*